

Le parler populaire de Normandie

De Charles Birette

Dialectes et légendes du Val de Saire

Accueil : <http://www.decouvrir-montfarville.fr>

Le parler populaire de Normandie

Les nombreux étrangers qui excursionnent ou villégiaturent l'été dans la presqu'île du Cotentin ne soupçonnent pas toujours la valeur de l'idiome employé par les paysans. Le patois n'éveille sur leurs visages qu'un sourire dédaigneux, sinon méprisant. Et cela s'explique. Ils entendent une foule de mots inconnus, à commencer par l'affirmation *vère*, pendant que tant d'autres leur paraissent défigurés, grossièrement prononcés. Le Normand appelle un chat un *cat*, mais il dit *ch'est cha* ou *ch'est chènna* au lieu de « c'est cela ». Il ne prononce jamais les consonnes finales : bœu (bœuf). Il ouvre l'e quand il faudrait le fermer, et réciproquement : café, je *fés* (je fais). Il change ou complique beaucoup d'autres sons vocaliques : *sè* ou *sèi* (soir), *hâ* ou *hâou* (haut), *ergent* (argent).

L'impression est surtout fâcheuse si le voyageur pénètre jusqu'au Val de Saire ou dans la Hague. Là, c'est un bouleversement total de la phonétique française. Les verbes se terminent en i-e et souvent en o; les nasales et les diphtongues se succèdent à-bouche-que-veux-tu; Le r entre deux voyelles se vocalise ou disparaît. Enfin ce langage, plus que les autres, semble regorger de barbarismes. Ne serait-on pas dérouteré pour bien moins ?

Beaucoup s'imaginent donc qu'ils sont en présence d'un jargon fruste, bizarre, excentrique, fantaisiste, ne méritant par conséquent nulle estime, nulle attention. Jugement hâtif de personnes qui ne peuvent apprécier ce qu'elles ignorent! Méprise énorme qu'entretiennent les publications à bon marché, lorsqu'elles mettent en scène des villageois imbéciles ou pinomanes, et leur font proférer d'ineptes pataquès, d'in vraisemblables calembredaines !

Il y a plus fort. Même les braves gens de nos campagnes arrivent à mésestimer la langue de leurs ancêtres. C'est que jamais ils n'ont réfléchi aux qualités qu'elle pouvait avoir. Tout en continuant de la parler entre eux, ils ne sont pas éloignés de la croire vulgaire et triviale, dans le sens le plus odieux qu'on donne à ces mots. Ils éprouvent quelque honte à s'en servir en face des « parisiens » distingués qui peuvent s'en gausser à leurs dépens. Je suis sûr qu'on les étonnerait beaucoup et qu'on passerait à leurs yeux pour mauvais plaisant si on leur disait : Vous parlez un dialecte éminemment savoureux, pour son lexique comme pour sa prononciation; il est d'abord plein d'images et de poésie, plus proche du latin que le français littéraire, et il obéit à des lois inflexibles qui passionnent les philologues. Telle est pourtant la vérité. Des écrivains avertis l'ont exprimée avec assez de vigueur. Si Victor Hugo a exalté « le geste auguste du semeur », son fils a magnifié le langage de nos paysans : « Ne rougissez pas, Normands, de parler la langue de vos pères... Sachez-le : votre patois est vénérable, votre patois est sacré! C'est de lui qu'est sortie, comme la fleur de sa racine, la langue française... » Et Gruelin de Gruer est encore plus énergique : « Qu'on ne vienne plus nous dire que le patois n'est que du français corrompu, écorché par les lèvres paysannes... Ce sont les lèvres aristocratiques qui écorchent le parler paysan, le seul phonétique, le seul historiquement pur, le seul conforme à l'instinct de la langue ».

Ces affirmations ne suffiraient-elles pas? On peut croire sur parole ceux qui les ont formulées. Mais, de peur qu'elles ne semblent exagérées aux yeux de plusieurs, quelques explications s'imposent sur la nature du patois de Normandie, sa relation avec la langue nationale et ses caractères généraux les plus marquants.

La langue française, comme chacun sait, n'a atteint sa maturité qu'à la fin du XVI^e siècle. Durant le Moyen- Age elle manquait aussi d'uniformité, se divisait en dialectes provinciaux qui se ramifiaient à leur tour. Roger Bacon signalait en 1260 quatre dialectes principaux de langue d'oïl : le français, le picard, le normand et le bourguignon. Ils avaient vécu assez indépendants, lorsqu'au XII^e siècle celui d'Ile-de-France ou francien commença à prendre le pas sur les autres qui finirent par tomber au rang de patois. Les patois sont donc les restes des anciens dialectes provinciaux qui continuent de fleurir sur les lèvres des paysans. Puisqu'ils n'ont pas subi de savants et brusques remaniements comme la langue littéraire,

leur évolution a été plus naturelle et en bien des cas plus lente aussi ; ils demeurent plus près de leur origine, ont une valeur historique qu'on ne saurait dédaigner : c'est déjà une raison pour que leur étude soit à l'ordre du jour.

A-t-on le droit d'appliquer cette définition au patois normand d'aujourd'hui ? Au lieu d'être un langage vicié par l'ignorance de ceux qui l'emploient, apparaît-il vraiment comme l'héritier direct du dialecte primitif, et reproduit-il assez exactement les formes de l'ancien français ? Rien ne se prouve avec plus d'aisance. Il suffit d'ouvrir les livres écrits « dans ces siècles grossiers » comme disait Boileau qui n'y entendait rien. Sous la plume de nos meilleurs « romanciers », on trouve la plupart des soi-disant fautes qu'on reproche au patois : substitutions, transpositions, additions ou suppressions de lettres, sans compter les prétendus barbarismes. Je veux narrer un petit conte pour ceux qui ne le croiraient pas.

Du temps que j'étais tout jeune écolier, le digne instituteur de mon village nous proposa un « devoir de style » où il fallait parler de Minet faisant peur à un enfant. J'écrivis bonnement : « Le cat trache à li prendre son chimenè. L'effant gime et des lermes purent su ses joes ».

A l'encre rouge le maître d'école rédigea cette note qu'il m'enjoignit de montrer à mes parents : « Votre fils m'inquiète : une faute à chaque mot ! Je crains qu'il n'apprenne jamais ni le français ni l'orthographe ». Ce fut à moi de verser des *lermes*..

Par bonheur un mien cousin, vieux camarade d'enfance de l'instituteur, se trouva passant par la maison paternelle. C'était un érudit, doublé d'un humoriste. Il éclata de rire en ouvrant mon cahier, l'emporta, le renvoya quelques jours après. Voici ce qu'il avait écrit comme suite à la terrible note :

« Mon cher vieux, c'est ta sévérité qui me désole. Dans le « style » de cet enfant je ne trouve aucune faute, à proprement parler, ni de français ni d'orthographe. Cat (du latin *cattus*) est le mot qui convient. Nos vieux auteurs l'écrivaient toujours ainsi quand ils ne mettaient pas un s au lieu du t, comme Marie de France dans sa fable 98e :

Un horpils et un cas alerent
Parmi un champ; si purpallerent.

Trache sonne mieux à mon oreille que l'affreux *cherche*, et les Romanciers français lui donnaient la préférence, tu le sais bien. En 1477, Jehan d'Estrées l'employait encore dans son Jeu extraordinaire :

Partout criant comme une agache,
Je voy, je viengz, je quiers et trache
Le bon tanz...

Li est l'ancienne forme du pronom lui, comme tu peux le constater en ouvrant par exemple, à la page 231, la Chanson de Roland éditée par Génin :

Par vos li mand bataille i seit justée.

Tu reproches à ce petit garçon d'avoir syncopé le *d* de prendre. Mais les Dictionnaires de Ducange, de Lacurne, de Littré contiennent nombre de vieilles citations où il t'est loisible d'observer le même phénomène dans les verbes terminés en *ndre*.

Est-ce son *chimenè* que tu ne peux avaler ? C'est pourtant l'ancien français *cheminel* ou *simenel*. Dans sa Grammaire, p. 270, Paisgrave l'écrit *siminiau*. Et G. de Villeneuve, en ses Crieries de Paris, t'invite à ne pas tant faire le *daidégneux* :

Je les aporte toz fetls !
Chaudes tartes et siminiaus.

Tu fronces les sourcils aux mots *effant*, *lerme*. Quel malheur que tu n'aies pas regardé par dessus l'épaule de Wace quand il écrivait son Roman de Rou ! Tu aurais conseillé à ce génial chanoine de soigner son orthographe.

Foge (fol) effant por sage rei changier
N4 a nul ki de termes n'ait moillié son viaire

Gimer est une métathèse de *gémir*, et tu la trouveras au vers 138 de *Pyramus et Tishé* :

Toute leur vie est en dolor,
Pleurent, giesment, chascuns en soi.

Oses-tu traiter de barbare ce vieux mot si joli : *purere*, issu du latin *purare*, et qui a donné le français *purée* ? Le Sire de Gouberville le jugeait de son goût en écrivant :

« La joie revint tant moullé qu'il puroyt de toutes parts. » p. 8-17.

Ce même gentilhomme des rives de la Saire, pas plus que nos premiers trouvères, ne mettait d'u à joe :
« Il avoyt donné sur la joe à maistre Pillon » p. 40. Enfin su se rencontre chez Vauquelin de la Fresnaye, Foresteries, I, 7 :

Su. la fesse découverte
De Grimoult, d'une main verte,
Je vois assoir un cliquet.

Pardonne-moi ces citations, mon cher vieux, surtout la dernière, et garde-toi de mériter le châtiment qu'elle annonce... »

Ainsi le patois ne déforme rien. Au contraire, il n'y a pas plus conservateur que lui. A mesure que nous l'observerons, cette vérité s'éclairera davantage. Mais faut-il lui savoir gré d'avoir conservé, autant qu'il était possible, la langue des trouvères normands ? En valait-elle vraiment la peine ?

Poser cette question, c'est la résoudre. Toutefois, il y a un point d'histoire littéraire auquel on ne prête pas assez d'attention : c'est celui de la primauté tenue par le dialecte normand aux origines de la langue française; c'est l'influence qu'il exerça sur elle quand elle n'était qu'à ses premiers balbutiements.

On entend répéter que le français est sorti du francien : soit! Mais ce francien, avant de dominer les autres dialectes d'ailleurs tous ces dialectes n'étaient pas essentiellement différents, avait lui-même subi fortement l'empreinte du normand. Le normand était roi, du IX^e au XII^e siècle; c'était, somme toute, le seul idiome littéraire. En neustrien normand ont été écrits les premiers monuments de notre littérature, par exemple la traduction des Quatre Livres des Rois que Génin place au Xe siècle, les Lois de Guillaume qui sont du XI^e, le Psautier d'Oxford qui est dû peut-être à l'un des premiers moines de Monfebourg. Ce sont des trouvères normands qui ont produit les premiers chefs-d'œuvre français : la Chanson de Roland, le Roman de Rou, etc.

Puisque le dialecte de Normandie remplit cette époque avant laquelle l'ancien français n'existait pas à vrai dire, ne peut-on affirmer avec Diez que la langue d'oïl est venue surtout de Normandie, et avec Giraud et Baudrillart que « les Normands ont créé la langue française »?

Diabes de Normands! Il ne leur suffisait pas de découvrir l'Amérique, de tailler des croupières aux descendants de Charlemagne, de fonder un royaume en Italie, de conquérir l'Angleterre, de posséder avec Henri II les trois quarts de la France. Il leur fallait encore un titre de gloire plus pacifique et non moins appréciable : il fallait que la France leur dût sa langue. Et la langue française, comme dit Marie du Mesnil « n'est pas autre chose que celle des trouvères normands corrigée par Marot, adoucie et épurée par Malherbe, ennoblie et agrandie par Corneille... D.

Il avait donc besoin d'être épuré, dira-t-on, ce vieux dialecte qui survit dans le patois normand? Nul ne le conteste. Et tous les littérateurs ou grammairiens qui ont donné à notre langue nationale sa forme définitive que le monde admire méritent-ils nos éloges, notre reconnaissance ? C'est évident. Mais une fois cet hommage rendu à leur maîtrise, il faut oser dire que plusieurs parmi eux ont élagué sans raison beaucoup de vocables intéressants et modifié bien des sons d'une façon regrettable sous couleur de les adoucir. Sons et vocables, tous ces bannis ont trouvé un refuge dans nos campagnes, et c'est leur présence qui rend le parler populaire délectable au premier chef, on ne saurait trop le répéter. On verra par la suite qu'ils sont légion au Val de Saire. Un seul exemple, pris au hasard, prouvera que les retouches n'ont pas été toujours heureuses, que la hache des émondeurs a écorché le grand hêtre touffu au front sonore.

Qu'est devenu en français le latin altum ! Il a été réduit au son de o fermé !... Ce n'est pas sans avoir subi des vicissitudes. Suivons son « curriculum vitae » si je puis dire. A l'origine de notre langue on le trouve écrit halt :

Halt sont li pui (monts) et li val tenebrus.
{Chanson de Roland, vers 814}.

Cet h est venu de ce que les Francs avaient coutume d'aspirer la voyelle initiale. Puis, à la fin du XII^e siècle, l se vocalise : al devient au qu'on prononce aou avec l'accentuation sur l'a. Quatre cents ans après, cette diphtongue s'affaiblit et se réduit à o. De nos jours enfin, l'aspiration disparaît du parler

officiel. Ainsi le français a tout répudié : l'aspiration franque h, la tonique latine a, la diphtongue du Moyen-Age au. C'est au patois qu'il laisse le soin de conserver ces trois éléments... Et que m'importe son scrupule d'écrire toujours haut, puisqu'il ne prononce pas une seule de ces lettres, se contentant du petit son o? — Je ne puis m'empêcher de songer à l'homme qui abattit dans son champ un chêne superbe pour en faire une « brebis à pressoir ». En taillant le tronc il dépassa la mesure. « Tant pis! dit-il : j'en ferai un rouleau ». De nouveau il tailla plus que de raison, et finit par tant réduire son beau chêne qu'il devint un « éblléteus », bout de bois qu'on emmanche comme un râteau pour briser les mottes de terre !...

Gardons-nous de dédaigner le patois, ce vieil ancêtre conservateur. Libre à chacun de trouver au français, son fils, une parfaite élégance. Il a fréquenté les villes et leurs Académies, assoupli ses manières et affiné ses traits ; il a parlé magnifiquement depuis 300 ans : sa renommée est universelle. Demeuré dans ses champs avec sa robuste carrure, ses bras noueux, ses mains calleuses, son teint coloré, l'ancêtre au regard aigu, au large et malin rire, est digne aussi d'une haute considération; il mérite qu'on prête l'oreille aux échos de sa voix grave, bien timbrée, toujours si expressive : bientôt sans doute on ne l'entendra plus !

Du reste, les échos de cette voix prête à s'éteindre, on c'est appliqué depuis un siècle à les écouter, à les recueillir. Depuis que Barbey d'Aureville a qualifié le patois normand de « langue merveilleuse », des érudits comme Le Héricher, Joret, Fleury, Moisy, Guerlin de Guer l'ont étudié en maîtres ; des collectionneurs comme les frères Du Ménil, Dubois et Travers, Georges Métivier, Axel Romdahl, M. de Beaucoudray et plusieurs autres en ont dressé de précieux

Glossaires ; des poètes comme MM. Alfred Rossel et Louis Bouve, pour ne citer que ceux du Cotentin, l'ont fait vivre dans leurs chansons . Grâce à ces divers travaux, le vieux parler de nos pères ne mourra pas tout entier. Aux siècles futurs nos arrière-neveux se souviendront de lui, quand il sera semblable à une cloche qui s'est tue mais dont les vibrations restent dans l'air et continuent de frapper les oreilles.

Qu'ont-elles de remarquable, ces vibrations? Qu'est-ce qui les différencie, à première vue, de celles du français?

C'est 1° la persistance de l'è final dans les mots en el que le français a changés en eau; 2° la persistance des anciennes diphtongues fortes èi et au, ou du moins de leur première voyelle ; 3° le changement fréquent de a en e devant un r dans le corps du mot ; 4° le traitement du c et du g, 5° la suppression des consonnes finales. — Nous nous contenterons pour l'instant de ces phénomènes qui existaient dans l'ancienne langue et sont communs à tous les parlers populaires de Basse-Normandie.

Persistance de è final pour eau. — Les noms (et adjectifs) en eau se terminaient primitivement en el (suffixe latin ellum). A la fin du XII^e siècle, l se vocalisa en M. On intercala un a entre e et u, ce qui donna la triphthongue eau. On accentua longtemps la 1^{ère} lettre, puis la 2^e, et ce fut le XV^e siècle finissant qui réduisit le groupe eau à o fermé. Mais le patois a gardé la tonique latine : il prononce toujours è médiocrement ouvert : âgnè , bâté, bouossè (boisseau), capé (chapeau), châle, chervè (cerveau), chisé (ciseau), cordé, coupé (sommets), coûté, drapé (linge), élouornè, gâté, hâèmè, marté, manté, morcè, mouché (monceau), musé, ouèssè, pé, raté, r'nouvè (printemps), ridé, solive, teuzè (taureau), tounè (tonneau), troupe, troussé, etc.

Persistance de l'e accentué de la diphtongue primitive èi. Dès l'origine de la langue française, cette diphtongue ci avait remplacé le e ou le i de certains radicaux latins : on la trouve dans la Chanson de Roland, le Roman de Rou, etc. A partir du XIII^e siècle elle fut supplantée par le oi de l'Ile- de-France que beaucoup continuaient toutefois à prononcer ci ou ai, au dire de Vaugelas, de Voltaire, et comme l'attestent de nombreuses rimes . Mais le parler normand a toujours ignoré ce oi, soit qu'il ait conservé la diphtongue primitive, soit qu'il l'ait réduite à e ouvert ou fermé (le traitement de cette voyelle varie suivant les régions). Les exemples suivants indiquent la prononciation du Val de Saire où la diphtongue persiste surtout à la fin des mots. Bève(boire), créable, dèi (doigt), drèt (droit, adj.), d'vèi (devoir, subs.), étèle (étoile), étrét (étroit), fei (toi), fère (foire), fés (fois), fréd, mêi (moi), més (mois), nèi (noir), paréi (paroi), père (poire), pès (pois), pêisson (poisson), quiè (quoi), sèi(soi), séi (soir), séssante (soixante), têt (toi), télè (toile), vèe (voie), vèe (voir), véizin(voisin), vèle (voile de navire).

Persistance de la diphtongue forte au ou de son premier élément. — Nous avons déjà vu que le groupe au, issu de al par la vocalisation de l à la fin du XII^e siècle, fat longtemps une diphtongue forte et se prononçait àou. Au XVI^e siècle elle devenait une diphtongue faible [ao], et au XVII^e elle était réduite à o. En patois normand, le premier élément de l'ancienne diphtongue, l'a étymologique, subsiste partout, quand ce n'est pas la diphtongue elle-même comme au Val de Saire : aune, âute (autre), câuche

(chausse), câud (chaud), câus (chaux), crapaud, épaule, faute, fâus (faux, subs. et adj.), gaule, haut, jaune, maudit, mauve, sâu (saoul), sâu (saut), sâus (saule), tâupe, vâurien, et tous les pluriels des noms en al et en eau : j'vâus, batiâus, etc.

Changement de a en e devant r. — Comme dans l'ancienne langue, l'r continue d'exercer une influence sur l'a qui précède et qui se transforme souvent en e. Exemples : charge, dertre, écherpe, éguéver, erdoise, evèle, ergent, ermâ (armée), genderme, hareng, bernais, jergon, lerne, lierd, luquerne, merquc, nerguîè, quercache (carcasse), quèrue (charrue), quertrie, sercliîè, (sarcler),

Traitement du c. — On a dit que le Normand chuintait à plaisir. Voici, en résumé, ce qui en est. — 1° Le c latin suivi de a, que le français a souvent adouci en ch, est demeuré dur en patois, soit au commencement soit dans le corps des mots : cache (chasse), cànbottes (chenevottes), câuche (chausse), câud (chaud), cardron (chardon), cat, cape, quêambre (chanvre), quèanchon (chanson), queantè (chanteau), quemin, quêne, querbon, quèvu (vigoureux), quèrue (charrue), qu'vêe (chevet), qu'veu (cheveu), qu ville (cheville), brèanque (branche), brèque, fâuquiè (faucher), fouorque (fourche), môôque (mouche), pèque, perque, pouque (sac), roque, taque, vaque. — 2° Le c latin suivi de e ou de i est sibilant en français, mais chuintant en patois : cha ou chènna (cela), chénchin (ceci), chendre, chent, cherfeu, chervè, chiment, chive, chucre (sucre), bachin, bécache, beuchon, (boisson), fâche, féehon, (façon), forche, gilichon (glaçon), grimache, ichin (ici), innochent, machon, pinchon, pllêche (place), puche. Il en est de même parfois de l's ou du t sibilant : chorchié (sorcier) (1). — 3° Le c suivi de u se prononce souvent tch en patois : tchu, tchue (cuve), tchûe (cuir), tchûesse (cuisse), tchuleuvre, tchuvè, étchu.

Traitement du g. — Amateur des prononciations fortes, le parler normand a conservé le g dur primitif lorsque le français l'a adouci en j : gai (geai), gardîin, gars (jars), gavelle, gambe, guerbe, guéret (jarret), erguille (argile), figuîè (figer), mésangue, vergue (verge).

Suppression des consonnes finales. — On ne prononçait pas les consonnes finales dans l'ancienne langue. Le français d'aujourd'hui (bien qu'il agisse assez capricieusement sur ce point comme sur beaucoup d'autres) tend de plus en plus à les prononcer : notamment il fait sonner à la fin des mots c, f, l, r. Qu'il en mérite compliment, je ne le pense pas. Ces consonnes étranglent le son brusquement. L'oreille en est choquée. On est obligé, pour parer à ce défaut d'harmonie, ou de les prononcer légèrement, ou de les faire suivre d'un e qui n'a pas autrement sa raison d'être, ou de s'arranger pour que le mot suivant commence par une voyelle. Le patois normand observe mieux les lois de l'harmonie : il néglige ces consonnes finales. Exemples :

bè (bec), don (donc), sa (sac) ; bæu, œu, neu (neuf); fi (fil); i (il), subti, mie (miel), se (sel), filleu, ortè, solèi, ma (mal), anima, j'va (cheval), lico ; cacheus (chasseur), fâuqueus, souneus, fini (finir), menti, pllaisi, fè (fer), hivè, me (mer), mu (mur), su (sur).

Pour tout dire, le paysan normand va jusqu'à l'excès en faisant fi de ces consonnes finales : quelquefois il les oublie totalement, préférant l'hiatus avec le mot suivant, ou commettant quelques pataquès dont il est si facile de faire gorge chaude : gro-t-hômmce, fâu-t-ûè (œil artificiel)! Ce sont pailles légères, ombres qui donnent au tableau du lustre... Les extravagances qui parsèment l'œuvre de Hugo empêchent-ils leur auteur d'être l'un des plus grands poètes de toutes les littératures ?

Le parler populaire de Normandie n'est plus pour nous un inconnu : il nous a révélé sa noble origine et sa valeur; nous connaissons déjà quelques-uns de ses caractères. Mais ces caractères sont plus marqués dans telle région que dans telle autre, car il offre de multiples variétés. Pour le contempler dans tout son luxe, avançons jusqu'au Val de Saire. Là nous trouverons des phénomènes linguistiques particulièrement accentués, sans compter une ample moisson de vocables savoureux qui ont résisté à toutes les injures des hommes et du temps.